

d'audience du directeur des affaires arabes que le maréchal n'était pas encore sorti de ses appartements.

— C'est fâcheux, riposta le colonel Daumas; car je suis dans l'obligation de le relancer jusque dans sa chambre à coucher, l'affaire que j'ai à lui soumettre ne souffrant pas de retard.

Le maréchal était précisément dans son cabinet, et son collaborateur, désespérant d'en barrer plus longtemps la route, se résigna à annoncer lui-même le colonel Daumas.

— Monsieur le maréchal, dit-il plaisamment, je vous annonce la visite du « fils du Soleil » qui vient vous entretenir du salut de l'État.

A cette plaisanterie innocente, le directeur des affaires arabes répondit par une sortie furibonde. Puis, s'arrêtant tout à coup, il dit au gouverneur général : — Pardonnez-moi la scène déplacée que je viens de me permettre en votre présence; mais c'est plus fort que moi. Eynard et moi, nous ne pouvons pas nous sentir. Je vous supplie de ne tenir aucun compte de ce que je pourrais vous dire contre lui, et de n'ajouter aucune foi à ce qu'il vous dira contre moi.

Puis il sortit, en se frottant les mains et en disant au capitaine Bourbaki : « Je viens de jouer un bon tour à Eynard. Désormais, quand il me bêchera, le maréchal lui répondra : — Oui, c'est convenu; vous ne pouvez pas vous sentir, Daumas et vous. » C'était un bon diplomate que le colonel Daumas. Le maréchal, du reste, se priva des services du colonel Eynard en lui donnant le commandement de Milianah, dès qu'il eut obtenu pour son aide de camp, Trochu, le grade de chef d'escadrons, requis pour les fonctions de chef de cabinet.

VIII

ISLY.

Bals masqués. — En quarantaine. — A Sidi-Bel-Abbès. — L'odyssée de Rovigo. — La mère Anselme. — Présage de mort. — En face des Marocains. — Négociations. — Le capitaine Delachèvre. — Pressentiments réalisés. — Les deux armées. — Un punch. — La tête de porc. — Le capitaine Lecomte. — Une désertion. — Bataillons, en avant! — A coups de lance. — A l'ambulance. — Lieutenant.

Les fatigues de la campagne m'avaient épuisé, et je tombai sérieusement malade. Les médecins déclarèrent qu'un congé de convalescence m'était indispensable, et je l'acceptai avec d'autant plus d'empressement qu'il me permettait d'aller consoler ma mère, retirée, depuis la mort de mon père, chez mon oncle, colonel de cuirassiers en garnison au Mans, où je finis par retrouver la santé. C'est là que, le 6 août 1843, je reçus mon brevet de chevalier de la Légion d'honneur, et ce fut mon oncle que, par une attention délicate, le grand chancelier chargea de procéder à ma réception.

L'épaulette et la croix, gagnées en un temps relativement court, auraient pu suffire à mon ambition. L'ère des aventures semblait momentanément close en Afrique, et j'aurais été sans force pour résister à ma mère qui désirait, dans son isolement, me garder auprès

d'elle. Elle eut le courage de lever mes scrupules, en me disant : « Tu te dois à toi-même de rejoindre tes compagnons d'armes, et de reconnaître par ton dévouement les faveurs dont tu as été l'objet. » Je repartis donc, à l'expiration de mon congé, et, comme depuis près de deux ans j'étais détaché du service des troupes, comme Yusuf avait conservé Fleury près de lui, j'obtins de rentrer à mon escadron, à Oran. Nous étions casernés à la mosquée de Kerguentah, avec le 2^e de chasseurs d'Afrique, toujours prêts à partir au premier coup de trompette. Mon bagage ne m'aurait pas alourdi, car la petite chambre que j'occupais dans le pavillon des officiers contenait exactement un lit de soldat, un tabouret de campagne, une gamelle, un bidon et mes cantines.

En ce mois de janvier 1844, on s'amusait fort à Oran. Il y avait un bal masqué par semaine, et le brillant colonel Morris, des chasseurs d'Afrique, y battait volontiers des entrechats, déguisé en débardeur. Dans les superbes appartements qu'il occupait au Château-Neuf, le général de Lamoricière en offrit un magnifique, où la femme de mon colonel, Mme de Montauban, en marquise de Pompadour, remporta la palme de la grâce piquante et de l'élégance.

Je fus reçu comme sous-lieutenant, sur le front du 5^e escadron, et présenté aux troupes par le commandant Favas, nommé chef d'escadron, à la suite du combat de Sidi-Rached. L'escadron était commandé par le capitaine Billioud, que j'avais connu adjudant de place, en 1835, à Oran. Ancien maréchal des logis aux lanciers de la Garde royale, il avait été fait officier aussitôt après la révolution de 1830, presque à titre de récompense nationale. C'était un gros homme, mal élevé, montant mal à cheval. Il me déplaisait souverainement, je dois l'avouer, et cette antipathie était réciproque. Néanmoins, je servais de mon mieux et je ne rêvais

que plaies et bosses. L'événement de cet hiver fut un duel, ou plutôt une série de duels, dont je me suis toujours souvenu, parce qu'ils montrent quel tact et quelle prudence les chefs de corps doivent apporter dans l'exercice du commandement, pour ne pas se heurter contre les susceptibilités, parfois légitimes, de leurs officiers.

J'avais connu, en 1842, un lieutenant du 2^e de chasseurs d'Afrique qui, jadis sergent-fourrier au 66^e de ligne, avait servi de secrétaire à mon père. Il s'appelait Chambry. Il avait de la fortune et ne manquait pas d'esprit. Il tournait même joliment le vers et avait composé des chansons populaires dans l'armée d'Afrique. Il était par malheur beaucoup plus amoureux de ses plaisirs que de ses obligations militaires, et, quand on partait en expédition, il était généralement retenu, soit par une indisposition, soit par la maladie de ses chevaux, et restait à faire la fête pendant que les camarades allaient risquer leur peau. C'était ce qu'on appelle « un carottier ». Mais comme il était bon garçon, comme, au besoin, il avait le louis facile, on ne disait trop rien.

Quand nous rentrâmes de la grande expédition de Mascara, pour marcher d'Oran sur Alger, sous les ordres du général Bugeaud, Chambry trouva le moyen de se faire attacher au général Mustapha-ben-Ismaïl, avec le titre bizarre d'intermédiaire entre les autorités françaises et indigènes, et de se faire proposer pour la croix par le vieil agha. Il vint à Paris intriguer dans les bureaux et fut décoré. Cette faveur, tout à fait imméritée, fut mal prise dans le régiment. Chambry perdit la tête, se défendit mal, et, devant la réprobation universelle, il fallut le placer en non-activité par retrait d'emploi. Au lieu de disparaître et de se faire oublier, Chambry continua à mener joyeuse vie à Oran. Sur ces entrefaites, le colonel Morris vint prendre

le commandement des chasseurs d'Afrique; il connaissait Chambry, avait les mêmes goûts que lui, prisait sa belle humeur et son esprit léger et se mit en tête de le réhabiliter, en l'imposant comme collègue aux officiers qui avaient protesté unanimement contre sa scandaleuse nomination. Chambry fut replacé aux chasseurs d'Afrique.

Les officiers du régiment résolurent immédiatement de le mettre en quarantaine. La quarantaine consiste à ne jamais parler à celui qui en est l'objet, à ne jamais lui répondre, à refuser de manger avec lui, à le traiter en pestiféré. Situation terrible, intolérable, pour qui n'est pas doué d'une énergie extraordinaire. Le jour où sa réintégration au régiment fut notifiée, Chambry se présenta pour déjeuner à la table des lieutenants et des sous-lieutenants. Son couvert avait été enlevé, et le plus ancien des lieutenants lui déclara que ses camarades refusaient de s'asseoir à ses côtés. Chambry, qui s'attendait à cette scène, provoqua le lieutenant. Il ne put pas trouver de témoins au régiment et fut obligé de s'adresser aux spahis. Le duel se termina par une double et insignifiante estafilade. Le colonel Morris réunit ses officiers et leur adressa une allocution furibonde sur ce thème : « Le ministre a usé de son droit en réintégrant Chambry. S'opposer à une décision ministérielle régulière est un acte d'insubordination que je ne tolérerai pas. Je briserai toute résistance. — Soit ! mon colonel, répondit le doyen des capitaines, vous briserez la carrière d'excellents serviteurs, pour garder un officier qui a perdu la considération de ses camarades. »

Le lendemain matin, la même scène se reproduisit. Chambry se présenta à la pension, à l'heure du déjeuner, ne fut pas reçu et provoqua le plus ancien des sous-lieutenants. Ce second duel eut le même résultat que le premier. Au repas suivant, un jeune sous-lieu-

tenant, qui arrivait de France et qui s'appelait Toulrier, prit la parole :

— Ce que nous faisons n'a pas le sens commun, dit-il ; nous ne pouvons pas forcer Chambry à se battre avec nous tous, l'un après l'autre, pour n'arriver qu'à des égratignures. Si nous voulons persister dans notre attitude, qu'on se batte encore une fois avec lui ; mais que ce soit sérieux.

— Eh bien, battez-vous, répondit un des assistants.

— Messieurs, reprit Toulrier, je suis certainement de vous tous celui que l'affaire regarde le moins. Je ne suis ni le plus ancien, ni le plus jeune. J'arrive au régiment. Je ne connais ni M. Chambry, ni ses antécédents. Mais si, après ce que je viens de vous dire, vous estimez que c'est moi qui dois me battre avec lui, j'accepte la mission de vous représenter. Seulement, je vous préviens que ce ne sera pas un duel pour rire.

On admit que Toulrier serait le champion de ses collègues, dans une dernière rencontre. Le lendemain, Chambry et lui se battaient au pistolet de tir, à quinze pas, le duel devant continuer jusqu'à ce que l'un des deux fût sérieusement touché. Chambry avait pour témoins, Fleury et le capitaine de Rovigo. A la troisième balle échangée, le projectile de Toulrier atteignit Chambry sous la dernière côte et alla se perdre contre l'épine dorsale. Le malheureux resta longtemps entre la vie et la mort. Il guérit pourtant. Cette blessure, qu'on crut d'abord mortelle, amena dans l'opinion un certain revirement en sa faveur. Comme il ne pouvait pas rentrer au régiment, on s'occupa de lui trouver un permutant, et on convint que les témoignages de l'estime reconquise de ses camarades l'accompagneraient dans son nouveau poste. Il passa au 2^e de chasseurs de France, et par une bizarrerie du sort, à peine y était-il arrivé, que ce régiment fut appelé en Afrique et dirigé

sur Oran, où Chambry retrouva ses anciens collègues qui, cette fois, lui firent bon accueil. En 1870, retraité comme major et devenu conseiller général, il fut tué dans un accident de voiture. Il était destiné à une mort tragique. Si le colonel Morris s'était davantage soucié de l'opinion de son corps d'officiers qui, d'ailleurs, avait toujours fait preuve d'une susceptibilité extrême, cette mésaventure ne serait pas arrivée.

Pendant que nous dansions à Oran, Abd-el-Kader, réfugié sur la frontière du Maroc, près de la petite ville d'Oudjda, essayait de relever sa puissance, en faisant travailler pour lui ses fidèles confréries religieuses : les Khouans, et intriguait auprès de l'empereur pour l'amener à nous faire la guerre. Le maréchal Bugeaud, l'œil fixé sur ce point noir à l'horizon, avait demandé et obtenu des renforts, et se tenait prêt à partir pour Tlemcen, afin d'être à portée des événements qu'il prévoyait. Il avait décidé en principe la création du poste de Sidi-Bel-Abbès, sur l'Oued-Mekkerah, destiné à surveiller la puissante et turbulente tribu des Beni-Ammer. Le colonel Yusuf y fut envoyé, avec quatre escadrons des spahis d'Oran, pour y rejoindre un bataillon de la légion étrangère composé en grande partie des débris des bandes carlistes, que la fin de la guerre civile en Espagne avait laissées dans l'inaction et le dénuement.

Les Espagnols sont, pour ainsi dire, en Afrique comme chez eux. Le climat, et jusqu'à un certain point les habitudes et les mœurs des pays se ressemblent. Ces carlistes, rompus aux fatigues et aux dangers de la guerre, étaient pour notre légion étrangère une source en quelque sorte inépuisable de recrutement. Marcheurs infatigables, d'une sobriété absolue, ils étaient de véritables soldats d'élite et devaient, par surcroît, fournir, lors de leur libération, des éléments solides à la colonisation.

Au moment de partir, je fus désigné pour remplir les fonctions d'officier-payeur, aux escadrons en campagne. Elles ne rentraient guère dans ma spécialité et elles m'effrayaient. Cependant, convenablement stylé par notre capitaine-trésorier, je parvins à m'en tirer, tout en conservant mon poste d'officier d'escadron, que je ne voulais pas abandonner. D'ailleurs, elles me permettaient de faire l'économie d'un cheval de bât, que j'aurais dû acheter et que me donna le régiment. Et les économies pour moi étaient toujours les bienvenues.

Nous arrivâmes à Sidi-Bel-Abbès à la fin de février. Le poste se composait d'une redoute en terre à peine ébauchée. Comme unique construction, il y avait une boulangerie dont le propriétaire avait annexé à son industrie un bazar, aussi fructueux pour lui qu'agréable pour la troupe, ravitaillée par un convoi hebdomadaire d'Oran. Autour de Sidi-Bel-Abbès, le pays était tranquille, et nous n'avions positivement rien à faire. Aussi la vie serait-elle devenue tout à fait fastidieuse pour moi, sans la société particulièrement agréable de mes camarades, à l'exception, toutefois, du capitaine Billioud. Celui d'entre eux qui m'attirait le plus, pour qui je nourrissais la plus vive amitié, qu'il me rendait, d'ailleurs, malgré la différence de l'âge et du grade, était le capitaine Tristan de Rovigo, le second fils de l'ancien ministre de la police de Napoléon. Ses sympathies me touchaient et me flattaient d'autant plus qu'elles n'étaient pas banales. C'était bien l'être le plus amusant et le plus original qu'on pût rêver. Sans prestance et sans beauté physique, il était pourtant notre sultane Schéhérazade, et nous passions les soirées et les nuits, autour du feu de bivouac, à l'écouter égrèner un chapelet interminable d'anecdotes et d'histoires plus amusantes les unes que les autres. Il était à la fois aimé et craint, car, mystificateur imperturbable et très friand de la lame, il était toujours prêt à soutenir, sur

n'importe quel terrain, les plaisanteries parfois un peu épicées qu'il se permettait contre ceux dont la figure ou le caractère ne lui plaisaient pas.

Sa vie avait été un tissu d'aventures. Il avait débuté dans la marine. Sorti de l'école de Brest, il était aspirant de première classe lorsque son père vint prendre le gouvernement de l'Algérie. Sa mère, dont il était le Benjamin, lui obtint le commandement du chebec *le Bédouin*, petit bâtiment de la flotte du dey qu'on avait conservé et qui servait de stationnaire dans le port d'Alger. Pour inaugurer sa prise de possession, Rovigo offrit aux dames de la haute société d'Alger, à son bord, un grand déjeuner dont la duchesse fut enchantée de faire les honneurs et les frais. Le temps était splendide et le repas succulent. Rovigo proposa à ces dames une promenade en mer. On trouva l'idée ravissante, et, pendant que les convives sablaient le champagne, *le Bédouin* leva l'ancre et piqua droit devant lui. Quand il s'agit de songer au retour, on était loin, le vent avait changé. Il fallut bourlinguer pour rentrer fort tard, et la joyeuse partie se termina au milieu des dégoûts qui suivent parfois les grands plaisirs. Le duc de Rovigo était furieux, et du coup il fit descendre son fils au rang de second, à bord du *Bédouin*, qu'il confia à un enseigne de vaisseau. Ce changement de situation dégoûta Rovigo de la marine. Il demanda et obtint de passer, comme sous-lieutenant, dans l'infanterie de marine. Puis, cette position, succédant à celle d'officier de vaisseau, lui parut une déchéance, et il passa dans l'infanterie de ligne. Ce n'était pas encore ça. Il voulait la cavalerie. En y mettant quelque argent, il parvint à permuter avec un sous-lieutenant de dragons. Mais les dragons n'étaient pas très considérés à cette époque-là, et puis Rovigo se trouvait un peu petit pour porter le casque et le frac vert. Il permuta encore pour entrer au 4^e de lan-

ciers, commandé par le colonel Husson de Blocqueville, gendre de l'illustre maréchal Davout. Mystificateur, spirituel, remuant, protégé par son nom, Rovigo était une peste pour un colonel. Il faisait tourner le sien en « bourrique », comme on dit, par des excentricités dont quelques-unes étaient véritablement drôles.

Un jour, le colonel passait en revue son régiment, en grande tenue et à cheval. Rovigo était en avant et au centre de son peloton, dans une attitude irréprochable, le sabre à l'épaule, la main de la bride à hauteur du coude. Seulement, il avait imaginé de mettre son chapska sous son bras. Stupéfaction intense du colonel, qui n'avait jamais imaginé la possibilité d'une incorrection aussi monumentale. Il s'arrête, ahuri, et commande à Rovigo de mettre son chapska sur sa tête. Et la bonne pièce, de se confondre en politesses, à la façon d'un homme du monde qui rencontre une femme dans la rue et qui refuse de se couvrir devant elle :

— Merci, mon colonel ! ne faites donc pas attention. Vous êtes trop bon ; mais le soleil ne m'incommodé pas du tout, oh ! mais pas du tout.

Le colonel, de nature emportée, finit par écumer de rage, pendant que Rovigo, toujours sérieux, avait l'air de faire assaut de courtoisie avec son supérieur. Les officiers étaient malades à force de contenir leur hilarité, et les cavaliers, sur leurs chevaux, étaient secoués par des rires qui agitaient jusqu'aux flammes de leurs lances. La scène finit comme elle devait finir, par des arrêts infligés au sous-lieutenant.

Arrivé de la marine dans les lanciers, par une série de permutations dont on ne retrouverait pas d'exemple, Rovigo était tenu d'aller faire un stage de deux ans à l'école de cavalerie, comme officier élève. Il y était dans son élément, car ces jeunes gens, passant d'une liberté relative à un régime fort sévère, en tempéraient les rigueurs par toutes sortes de folies. Parmi toutes

Mère de Rovigo

les aventures dont il fut le héros, il en est une qu'il ne pouvait pas raconter sans rire lui-même aux larmes.

Un de ses camarades de promotion, Dupin des Lèzes, jouait à l'école le rôle que Jules Noriac donne, dans son inimitable *101^e*, au lieutenant Delers, aimé des dames. Parfois il ne dînait pas à la pension, et disparaissait mystérieusement pendant quelques heures. Il était évident qu'il y avait une intrigue amoureuse sous roche ; mais avec qui ? Quelle était la correspondante ? On avait beau éplucher la liste de toutes les femmes de Saumur, on ne trouvait rien. Rovigo résolut d'en avoir le cœur net, et un jour que son camarade avait annoncé qu'il ne viendrait pas le soir à la pension, pensant que probablement le rendez-vous se passait dans la chambre du jeune officier, il alla, un instant avant l'heure du dîner, s'y cacher derrière un paravent. Bientôt, il vit arriver le don Juan qui fut aussitôt rejoint par son infante, survenant endimanchée et le rein onduleux. C'était une femme de l'école, bien connue par tous les élèves, car elle prodiguait des soins maternels à tous ceux que l'exercice violent du cheval avait lésés, dans la partie de leur individu en contact intime avec la selle ; c'était la femme du portier-consigne : la mère Anselme, comme on l'appelait, qui, à peine entrée, se mit à prodiguer au sous-lieutenant des soins tout à fait différents de ceux qu'on était habitué à recevoir d'elle. Rovigo attendit l'instant psychologique, et passant sa tête par-dessus le paravent : « Qu'est-ce que vous faites donc là, mère Anselme ? s'écria-t-il. Savez-vous que si je racontais au père Anselme ce que je vois, il serait fort mécontent ? »

Puis, sans attendre le résultat de son intervention inopportune, il décampa. Il était temps, car son camarade de promotion se précipitait pour l'étrangler. Le soir même, le mystifié, résolu à tirer une vengeance exemplaire d'une plaisanterie qui fut aussitôt la fable

de l'école, dépêchait deux témoins à Rovigo, pour lui demander une réparation par les armes. Rovigo accepta, mais à une condition : c'est qu'avant de se battre, on irait tous ensemble manger des gâteaux chez le pâtisier à la mode. L'autre consentit à tout. On se battit au sabre de cavalerie, derrière le terrain de manœuvre de l'école. Dupin, bouillant de colère, attaqua vivement Rovigo, qui, obligé de se mettre en défense, riposta par un coup de flanc que Dupin esquiva en sautant en arrière, tandis qu'un des témoins, qui s'était imprudemment approché pour intervenir en cas de nécessité, recevait le coup de sabre sur la cuisse. L'affaire en resta là. Mais Rovigo faillit être obligé de rendre raison au témoin, persuadé qu'il n'avait pas été blessé par hasard.

Toutes ces bonnes folies de jeunesse nous aidaient à passer joyeusement le temps et à tromper notre inaction, au camp de Sidi-Bel-Abbès. Elles me faisaient oublier les relations de plus en plus aigres qui s'étaient établies entre le capitaine Billioud et moi, et qui se traduisaient, presque quotidiennement, par des discussions sans aménité, aux repas que les officiers du 5^e escadron, comme c'est la règle en campagne, prenaient en commun. L'état-major, trop peu nombreux pour avoir une table séparée, s'était joint à nous, et nous vivions avec le commandant Favas et son capitaine adjudant-major Delachèvre. Le commandant se retenait pour ne pas me donner raison, quand j'amenais, en discutant, le capitaine Billioud sur un terrain sur lequel il se sentait peu solide. Quant à Delachèvre, il était tout à une idée fixe ; il voulait être décoré, et songeait tristement que Rovigo, arrivant probablement avant lui à cette distinction, la lui ferait encore attendre. Il nous disait parfois : « A la première affaire, il faut que je décroche ma croix, ou que j'y reste. »

Un soir, vers la fin de mai, nous étions tous assis

en rond autour de notre petit brasier, et Rovigo était encore plus en verve que de coutume. Il termina cependant l'entretien par une histoire presque lugubre, étrange, invraisemblable : « Ma belle-sœur, nous dit-il, est Irlandaise. Par conséquent, elle croit aux apparitions, et j'aime beaucoup causer avec elle, car j'adore le merveilleux. Il y aura tantôt deux ans, j'étais en villégiature chez mon frère René, à son château de Barbazan, au fond du Languedoc. Un jour, après déjeuner, ma belle-sœur me proposa une promenade dans le parc. J'acceptai; mais, comme il avait plu, je la priaï de prendre les devants, pendant que j'irais mettre des chaussures plus fortes. Quand je la rejoignis, je la vis qui faisait de grands gestes, comme pour appeler quelqu'un. — Qu'avez-vous donc? lui dis-je. — Ah! mon Dieu! répondit-elle, je viens de vous voir double. Je savais que vous étiez derrière moi et je vous voyais, là devant moi. C'est un présage de mort. — Vous êtes très gaie, lui dis-je. — Non, reprit-elle. Quand on a vu une personne double, elle meurt dans les deux années qui suivent. — Et quand elle ne meurt pas? — Alors le présage n'a plus de force. Il y a vingt-deux mois que le fait s'est passé, j'ai donc encore deux mois à vivre sous cette influence néfaste, ajouta Rovigo en riant. Après ça, je pourrai faire la nique aux puissances infernales. »

Nous fîmes chorus avec lui. Nous étions bien tranquilles au camp. Rien ne bougeait dans les environs. Nous savions que le gouvernement français voulait la paix à tout prix, que le maréchal Bugeaud avait reçu comme instruction d'éviter toutes complications, et que, par conséquent, aucune action de guerre n'était à prévoir.

Quinze jours après, le général Tempoure venait prendre le commandement de la colonne. Nous levions le camp, et nous nous dirigeons en toute hâte vers la fron-

tière du Maroc, où les difficultés les plus graves venaient de surgir, et où les renforts affluaient de toutes parts. Pauvre petit sous-lieutenant, je me préoccupais fort peu des causes probables de la guerre renaissante. L'empereur du Maroc, Sa Majesté Chérifienne, comme on l'appelle, ne nous avait pas vus sans inquiétude et sans colère faire, pour ainsi parler, la tache d'huile dans le voisinage de ses territoires. Sans doute, il n'eût pas pris les armes pour soutenir Abd-el-Kader, et il n'eût pas écouté les conseils belliqueux de l'Émir, qu'il considérait comme un marabout d'importance secondaire. Il ne s'occupait que de ses propres intérêts. Mais Abd-el-Kader, toujours à l'affût et toujours ardent à nous susciter des embarras, rôdait sur la frontière, prêt à attiser le feu et à se jeter dans la mêlée, à la tête de quelques centaines de cavaliers restés fidèles à sa fortune. Le prétexte de la brouille fut la construction d'une redoute sur une ruine romaine, près du marabout de Lallah-Magnia, à trois lieues de la frontière du Maroc.

Le caïd d'Oudjda, petite ville marocaine située de l'autre côté de la frontière, écrivit au général de Lamoricière, pour le sommer d'avoir à suspendre les travaux de la redoute, en même temps que le gouvernement marocain concentrait sur la frontière des troupes dont on entendait, du camp français, journellement, les exercices à feu. Le général de Lamoricière, qui s'était transporté à Tlemcen pour être à portée des événements, échangea avec le caïd une correspondance évasive, renvoyant à la décision des deux gouvernements cette difficulté inopinée.

Au bout d'une dizaine de jours, la redoute étant assez avancée pour résister à un coup de main, le général se porta un peu en avant, sans toutefois franchir la frontière, et établit son camp près du marabout de Sidi-Aziz. Il avait avec lui six bataillons, quatre escadrons et huit pièces de montagne, soit environ